

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

ÉTRANGER

Lapierre, Nicole
CNRS, France

Date de publication : 2020-04-07

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.127>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Dans un texte de 1908 intitulé « Digressions sur l'Étranger » (1999), le sociologue Georg Simmel définit ce dernier comme l'homme venu d'ailleurs et installé à demeure, même s'il reste un voyageur potentiel. Membre du groupe dans lequel il s'est fixé, il y occupe une position distincte, en raison de son origine, et se trouve renvoyé à une altérité plus ou moins bien acceptée. Souvent pénible, cette situation peut s'avérer positive dans la mesure où elle favorise un questionnement sur le monde social : « parce qu'il n'a pas de racines dans les particularismes et les partialités du groupe, il s'en tient à l'écart avec l'attitude spécifique de l'*objectivité*, qui n'indique pas le détachement ou le désintéret, mais résulte plutôt de la combinaison particulière de la distance et de la proximité, de l'attention et de l'indifférence. » (Simmel 1999 : 55) À cette analyse répond, plus de trente ans après, celle du sociologue autrichien Alfred Schutz. Dans un article intitulé « L'étranger », publié initialement en 1944 aux États-Unis où il avait fui la menace nazie, Schutz s'attache à son tour, en phénoménologue du social, à décrire les difficultés et les capacités de l'étranger (Schutz 2003). Celui-ci ne dispose pas de cette connaissance immédiate venue de la pensée d'habitude (*thinking as usual*). Pour lui, le modèle culturel du groupe d'accueil, dépourvu de l'évidence d'un sens commun, s'avère problématique. Schutz insiste sur son désarroi, mais il souligne, comme Simmel, son potentiel heuristique, lié à la nécessité d'examiner ce qui, pour d'autres, va de soi. Ainsi, note-t-il : « l'étranger discerne, souvent avec une douloureuse clairvoyance, l'émergence d'une crise susceptible de menacer toutes les fondations d'une "conception relativement naturelle du monde" » (Schutz 2003 : 17).

Le modèle explicite de Simmel est la position des Juifs, intermédiaires jugés nécessaires, donc tolérés mais stigmatisés, dans la société précapitaliste. Mais au-delà, il vise la condition de minoritaire qu'il connaît lui-même en tant que Juif assimilé et converti qui n'a jamais été accueilli par l'université allemande. Le modèle de Schutz

est le nouveau venu, l'immigrant de fraîche date, dont on ne sait pas encore s'il va rester marginalisé ou s'il va s'intégrer. Schutz, lui aussi, parle d'expérience : quand il publie ce texte, cela fait six ans qu'il est arrivé aux États-Unis. C'est un exilé qui a dû changer de code, de langue et d'environnement et qui regarde, intrigué, la société américaine.

Ces deux formes d'expérience de l'étrangéité ont été vécues et théorisées par de nombreux intellectuels juifs allemands, contraints de fuir après l'arrivée au pouvoir d'Hitler. C'est le cas de Siegfried Kracauer, qui a étudié l'architecture, la philosophie, la sociologie et a suivi le séminaire privé de Simmel, dans les années 1910 à Berlin. Il a participé activement à l'effervescence culturelle et politique de la gauche de Weimar avant de connaître les chemins de l'exil, en France puis aux États-Unis. Comme son maître Simmel, il déchiffrait dans le quotidien urbain, la culture de masse ou l'esthétique ordinaire les signes révélateurs d'une mutation de la société. Selon Theodor Adorno, « Le comportement [de Kracauer] à l'égard de l'expérience était toujours celui de l'étranger, transposé dans le domaine de l'esprit. » (1984 : 273) Dans son dernier ouvrage, *L'Histoire Des avant-dernières choses*, il compare l'historien à l'étranger, entrant dans un monde auquel il n'appartient pas. Et il écrit aussi à propos de l'exilé : « il a cessé d'appartenir » (*he has ceased to belong*), (Kracauer 2006 : 146). Pour Kracauer, cette non appartenance, qu'il définit également comme une « exterritorialité », rapproche la situation de l'étranger ou de l'exilé d'un côté et la position du sociologue ou de l'historien de l'autre.

À son tour, Edward Saïd donne de nombreux exemples des affinités entre expérience du déplacement, renouvellement du regard et pensée critique (2008). Parmi ceux-ci, il évoque les travaux d'Adorno dans son exil new-yorkais. Il est devenu, dit-il, un chasseur d'illusions et la situation pénible et précaire dans laquelle il se trouvait, en lui donnant une vision à la fois proche et distanciée, a sans nul doute favorisé la lucidité de ses analyses sur le caractère administré d'une modernité dépourvue d'humanité. Pour lui, ajoute-t-il, le refus de cet état des choses est la mission de l'intellectuel en exil. Une mission que Saïd, Américain d'origine palestinienne, se fixe à son tour dans sa théorie nomade (*traveling theory*) de l'analyse littéraire, qui opère un décentrement radical par rapport à la culture hégémonique occidentale.

Si une expérience de minoritaire ou d'exilé peut inciter à se défaire des évidences familières, à se détacher des représentations communes et ainsi à développer une pensée critique, on peut aussi, par méthode ou par principe épistémologique « jouer l'étranger », selon l'expression de deux historiens des sciences anglais Steven Shapin et Simon Schaffer (1993 : 12). Ils cherchaient à expliquer pourquoi la méthode expérimentale fait scientifiquement preuve. Pour répondre à cette question, il leur fallait, disaient-ils, citant Schutz, suspendre leur perception routinière sur l'évidence de l'expérience et aborder « leur » culture de l'expérimentation à la manière dont un étranger percevait une culture autre que la sienne. Ce qu'ils ont fait en étudiant les controverses sur le sujet au XVII^e siècle (entre Thomas Hobbes et Robert Boyle).

Ils ont pratiqué ce que l'historien Carlo Ginzburg nomme l'« étrangement » (*straniamento*). (2001) L'étrangement est un procédé littéraire provoquant une défamiliarisation afin de donner une perception plus exacte de ce qui est raconté (notons ici que c'était déjà l'appréhension de Montaigne, notamment dans le chapitre « Des Cannibales » des *Essais*). Ginzburg, qui rappelle la longue histoire de ce procédé, de Marc Aurèle à Tolstoï, montre que son objectif a toujours été critique : l'étrangement permet de se défaire des « représentations fallacieuses », des « postulats qu'on croyait évidents » et des « modes d'identification rebattus et usés par les habitudes perceptives » (2001 : 21). C'est « un instrument de délégitimation à tous les niveaux, politique, social, religieux » (2001 : 29). Il libère le regard en lui ôtant les lunettes des normes ou des traditions culturelles. En cela, il intéresse l'historien mais a une portée cognitive et épistémologique plus générale.

Pour le sociologue, qui étudie la société dans laquelle il est lui-même immergé, la position de l'étranger (et la réflexivité qu'elle implique), est une nécessité méthodologique. Il faut « penser ailleurs » pour aiguïser les interrogations et stimuler les interprétations (Lapierre : 2006), en prenant notamment de la distance par rapport aux évidences des institutions et des sens communs en cours dans la société. L'ethnologue travaillant de façon classique sur des terrains lointains, lui, occupait de fait une position d'étranger, bien qu'un peu particulière. Ni touriste de passage en quête d'exotisme, ni résident installé à demeure, il était « l'intrus familier ». Le défi étant d'être de moins en moins intrus et de plus en plus familier, tout en considérant, d'un « regard éloigné », les observés comme des objets. Cette façon de travailler au loin, sur des terrains circonscrits, avec des systèmes interprétatifs puissants et exclusivement forgés en Occident, est désormais remise en question. Car les sociétés sont mondialisées et les « aires culturelles » reconfigurées par les migrations, il n'y a plus centre et périphérie, sujet sachant et objet du savoir. Enfin, l'exercice de l'anthropologie n'est plus une exclusivité occidentale. Tandis que les mondes se rapprochent, deux options s'offrent désormais à l'anthropologue. Il peut user de ses propres outils pour « jouer à l'étranger chez lui ». Le détour par l'ailleurs qui permet en retour sur les us et manières de sa propre société n'est certes pas une nouveauté, Montaigne le pratiquait déjà (« Je ne dis les autres que pour d'autant plus me dire »), mais il reste fructueux, comme l'ont montré, par exemple, les travaux de Georges Balandier (1985) ou de Marc Abélès (2000). Il peut également, et cette voie est plus engageante (dans tous les sens du terme), coproduire un savoir où chacun est l'étranger familier de l'autre.

Références

Abélès, Marc (1990), *Anthropologie de l'État*, Paris, Armand Colin.

Abélès, Marc (2000), *Un ethnologue à l'Assemblée*, Paris, Odile Jacob.

Adorno, Theodor (1984), « Un étrange réaliste. Siegfried Kracauer », in *Notes sur la littérature III*, Paris, Flammarion.

Balandier, Georges (1985), *Le Détour. Pouvoir et modernité*, Paris, Fayard.

Ginzburg, Carlo (2001), *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard.

Kracauer, Siegfried (2006) [1969], *L'histoire Des avant-dernières choses*, Paris, Stock, Un ordre d'idées.

Lapierre, Nicole (2006), *Pensons ailleurs*, Paris, Gallimard, « Folio essais ».

Montaigne, Michel de, (2019) [1580], *Des Cannibales*, Paris, Mille et une nuits.

Saïd, Edward W., (2008) [2000], *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris, Actes Sud.

Shapin, Steven et Simon Schaffer, (1993) [1985], *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, La découverte.

Schutz, Alfred, (2003) [1944], *L'étranger*, Paris, Allia.

Simmel, Georg, (1999) [1908], « Digressions sur l'Étranger », *in Sociologie*, Paris, PUF.

Traverso, Enzo (2006), *Siegfried Kracauer. Itinéraire d'un intellectuel nomade*, Paris, La découverte.